JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULETTIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 — » » six mois, 14 — » » un an, 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue Nain, 1.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées la veille de la publication.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

Les annonces et les abonnements sont reçus :

A LILLE : chez M. Bécar, libraire, rue de la Grande-Chaussée.

A PARIS : chez M. Lavrier-Bullier, 20, Rue de la Banque.

ROUBAIX, 12 JUIN 1869.

Bulletin politique.

Les troubles, qui depuis quelques jours, jettent l'agitation à Paris et l'inquiétude en province, tendent à prendre de plus grandes proportions. On lira plus loin les détails qui nous sont fournis par les correspondances et les journaux. On est unanime à reconnaître la modération extrême dont a fait preuve l'autorité ; mais il est vraiment temps que tout cela finisse.

Le *Constitutionnel* fait un appel à tous ses confrères et leur demande de se joindre à lui pour engager les curieux à ne pas encourager par leur présence « les cent-cinquante loustics » qui font chaque soir « leur innocente parade. » Grâce à Dieu, ajoute ce journal, le spectre rouge a disparu, dissipé par le ridicule. Gardons-nous de donner étourdiment à nos adversaires un prétexte pour le faire revivre.

Les désordres qui avaient été signalés dans diverses villes du midi et de l'ouest sont maintenant à peu près terminés.

A Carrapet, nous n'avons à signaler que les excès auxquels se livre à Parme la police piémontaise. Des arrestations, des violences de toute espèce ont eu lieu sans motifs plausibles.

J. REBOUX.

Nombre de journaux témoignent du regret que leur a fait éprouver l'échec de M. Pouyer-Quertier. Voici ce que nous dit la *Presse* :

« Le suffrage universel a rejeté M. Pouyer-Quertier à Rouen. S'il était un homme fait pour être député de son pays et naturellement désigné aux suffrages de ses concitoyens, c'était le chef d'une famille respectée, le premier industriel d'une ville toute commerçante ; l'ancien mandataire qui sut toujours remplir son office avec conscience et talent, celui enfin que, en France et à l'étranger, on considérait comme le représentant naturel et le défenseur du travail national.

» M. Pouyer-Quertier était l'homme de Rouen et Rouen ne l'a pas élu. La vieille cité rouennaise, la capitale de l'industrie normande, la première ville du Nord par son commerce, et la rivale de Manchester, a choisi pour représentant un vieil avocat de 72 ans, un débris du barreau !

» Ce citoyen n'avait pas d'autre titre que d'être ou de se dire démocrate. »

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, jeudi 10 juin.

On avait espéré que les désordres de lundi soir et même ceux de mardi n'étaient que la conséquence et le dernier regain de l'agitation électorale et d'une effervescence momentanée. Malheureusement les faits qui se sont produits hier ont déçu cette espérance, et ce qui s'est passé sur le boulevard ainsi qu'à Belleville nous prouve qu'il y a dans ces mouvements autre chose qu'un reste de fièvre électorale. Le parti de l'agitation veut devenir le parti de l'action. Il tend évidemment à provoquer une émeute et une répression sanglante. Il y a eu deux genres de mouvement à Paris hier soir sur les boulevards : la foule était énorme, turbulente, agitée ; mais les badauds étaient en plus grand nombre et inoffensifs. La manifestation n'avait aucun caractère menaçant, et si quelques exaltés n'avaient pas crié : Vive Rochefort ! et essayé de chanter la *Marseillaise*, la foule n'aurait pas présenté un autre caractère qu'aux jours de grande fête. Devant les sommations légales, la foule reculait, et quelques turbulents se dédommageaient par des provocations.

A Belleville les faits ont été plus graves : la foule avait un tout autre aspect. Des hommes étaient armés de barres de fer, de planches, de fourches : on a brûlé un kiosque, enfoncé des boutiques ; mais les perturbateurs ont pu être dispersés sans qu'il eût y mort d'homme.

Si vous me demandez qu'elle est la portée de ces manifestations, je vous répondrai en vous citant l'opinion de quelques personnes sensées qui jugent les choses sans passion : Il y a un groupe d'hommes qui attendaient avec impatience l'époque des élections pour provoquer l'agitation et le désordre de la rue, dans l'espérance de susciter une révolution. Il y a des meneurs ardents qui jusqu'à présent se dissimulent et dont le plan se révèle d'une façon assez claire ; des rassemblements inoffensifs doivent se reproduire, harceler l'autorité, la lasser pour l'amener à lui faire prendre des mesures énergiques et à faire couler le sang. On exploiterait alors ce déplorable résultat pour tâcher de soulever la population. Des hommes ont été envoyés dans quelques grandes villes pour provoquer des troubles afin de ne pas localiser le mouvement à Paris.

Ce n'est pas qu'un tableau de fantaisie : ce plan existe et on essaie de le mettre à exécution. Nous ne croyons pas qu'il ait la moindre chance de succès ; nous ne croyons pas à la durée de cette agitation qui se manifeste à certaines heures et qui commence à effrayer la majorité de la population parisienne. Mais il est indispensable que des mesures soient prises pour assurer le calme de la rue, et l'on dit que le gouvernement s'occupe d'y pourvoir. Les troupes sont consignées dans les casernes.

La principale conséquence que l'on redoute de l'agitation présente, c'est une réaction, c'est-à-dire que, au moment où l'on commençait à s'établir l'union des libertés récemment octroyées, on redoute que le gouvernement ne soit amené soit à les suspendre, soit à les retirer pour raison de sécurité publique.

Nous avouons que nous avons avec regret entendu formuler par certaines personnes et vu reproduire par des journaux cette supposition que des agents provocateurs organisent ces manifestations de la rue, et que c'est la police qui est l'auteur de ces désordres. C'est à nos yeux une accusation aussi maladroite que mal fondée. A qui fera-t-on sérieusement croire que le gouvernement songe à se battre lui-même en brèche à détruire le prestige de force dont il a joui depuis dix-sept ans ? C'est là un point qui ne nous paraît même pas digne de discussion. De telles manœuvres sont démenties par des actes et par les dispositions qu'il prenait ces jours derniers pour donner satisfaction aux vœux de réformes nouvelles.

En tout cas, le gouvernement ne paraît pas résolu à reculer devant la lutte que désirent quelques-uns de ses adversaires, car il a fixé au 28 la réunion du nouveau Corps législatif. Nous allons bientôt voir à l'œuvre la nouvelle Chambre. On ne doute pas que la vérification des pouvoirs ne soit très-agitée : l'opposition y essaiera ses forces et nous pourrons calculer la valeur de l'appui que l'Empire trouvera dans la nouvelle majorité.

Quelle sera cette majorité ? Il ne faut pas se dissimuler que la plupart des hommes les plus dévoués à l'Empire ont pris aussi de graves engagements envers leurs électeurs, que des candidats officiels ont publié des circulaires que ne désavouraient pas des candidats de l'opposition. D'un autre côté, l'opposition s'est renforcée : la minorité compte des hommes ardents qui sans doute éviteront de heurter trop violemment leurs adversaires. Il se livrera donc au mois de Juillet quelques grandes batailles parlementaires qui dessineront les situations respectives et qui décideront ou le *statu quo* constitutionnel ou de nouvelles réformes libérales.

La proclamation des nouveaux députés de Paris a eu lieu aujourd'hui à l'Hôtel-de-Ville sans provoquer la moindre manifestation au dehors.

Je vous dois signaler la persistance des bruits de modifications ministérielles : on dit la situation de M. Rouher très menacée ; il passerait à la présidence du Sénat. Je n'en crois rien. On parle aussi de la nomination du Prince Napoléon à la présidence du Conseil, mais sans portefeuille, et droit rendu au Corps législatif de nommer lui-même son président.

Il a été fait hier et aujourd'hui un certain nombre d'arrestations.

Le *Rappel* a été encore saisi ; il est probable que ce journal aura bientôt le sort de la *Lanterne* ; du reste, on dit que ses rédacteurs prennent déjà leurs dispositions pour faire paraître une autre feuille politique. Ses bureaux sont en ce moment occupés par des sergents de ville.

L'*Indépendance belge* n'a pas été distribuée.

CH. CANON.

Paris, vendredi 11 juin.

De nouvelles scènes de désordre se sont produites hier, et ont eu plus de gravité encore que la veille. Je n'ai pas à entrer dans les détails, car tous les journaux publient des renseignements assez exacts ; mais ce qu'il est indispensable de dire, c'est que le tumulte de la rue commence à inquiéter sérieusement la population qui en demande la fin avant qu'il puisse prendre de plus grandes proportions. Malgré la proclamation du préfet de police affichée hier à sept heures, les meneurs du mouvement ont redoublé d'audace. Il y a des émeutiers qui ont fait une tentative de barricade : ce n'est qu'une tentative en effet dont la foule a eu le spectacle hier soir sur le boulevard Montmartre. Les Parisiens sont singuliers. Depuis dix-huit ans ils n'ont pas vu d'émeute, et de tous les coins de Paris étaient venus sur le boulevard des gens curieux de voir cette triste parodie de la guerre civile ; il y avait là aux fenêtres et sur les larges trottoirs des boulevards des milliers de curieux inoffensifs attirés par la nouveauté du spectacle. Et ils regardaient, quelques-uns en riant, ces pillards et ces dévastateurs, qui abattaient les kiosques, essayaient d'arracher les arbres pour faire un simulacre de barricade au milieu de la chaussée. Il n'y avait pas là seulement des gamins et ce qu'on appelle des voyous, il y avait aussi quelques hommes déterminés qui ne remuaient pas devant les sommations, qui défiaient les fusils en joue et défiaient la troupe de tirer. Il a fallu que l'obstacle fût enlevé dans une lutte corps à corps. Les soldats ont ordre de ne tirer qu'à la dernière extrémité, et c'est à cette extrémité que les meneurs veulent pousser l'autorité. Une grande partie des émeutiers a été cernée, et l'on saura bientôt ce que sont ces individus.

Depuis le matin le boulevard Montmartre est visité par les curieux qui viennent contempler les traces de cette échauffourée.

Sur les boulevards extérieurs l'émeute n'affecte pas même un caractère politique : Les rôdeurs de barrières, les courreurs de bals publics mal famés se sont réunis en bande et ont parcouru le quartier de la Villette, de Ménilmontant et de Belleville commettant sur leur passage des dégâts de toute sorte. La dévastation et le pillage, c'est leur but ; mais il y a des meneurs derrière eux.

La population s'indigne de ces excès et réclame de prompts et énergiques mesures pour protéger la propriété. Dans l'affaire du cimetière Montmartre, l'autre dernière, on s'était moqué du déploiement de forces qui avait prévenu tout mouvement. On commence à reconnaître qu'il vaut quelquefois mieux prévenir que d'avoir à réprimer. Nous avons la conviction que le gouvernement ne faillira pas à son premier devoir qui est d'assurer la sécurité publique, et il faut croire que ses adversaires n'accuseront plus la police d'être l'auteur de ces désordres. On marche vivement au *Siècle* d'avoir essayé d'accréditer cette opinion. Il y a des gens qui l'ont cru. L'administration poursuit le journal ; nous n'insisterons donc pas. Nous dirons que l'on trouve au *Pays* de l'emportement de style avec lequel il parle des désordres de la rue et des mesures à prendre pour y remédier.

Quoiqu'il en soit, il y va du prestige du gouvernement de mettre fin immédiatement à ces scandales ; il ne faut pas qu'il soit ainsi que la population parisienne tenu en échec par quelques brailleurs et

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 13 JUIN 1869.

La Dame des Etelles

IV.

Quand Mme de Jussières sortait du château et franchissait les limites du parc, ce qu'elle faisait régulièrement une fois par semaine, elle prenait un petit sentier qui serpentait à travers des vignes et des luzernes ; et descendait dans la vallée.

Le plus souvent elle allait jusqu'au village des Etelles ; elle entrait dans quatre ou cinq maisons, là où sa douce voix avait une consolation à adresser, des larmes à sécher ; là, surtout où un peu d'argent pouvait rendre la tranquillité à quelques malheureux. Pour tous, la voir était déjà une joie ; l'entendre, c'était le bonheur. Assise sur un siège grossier à côté de la mère de famille, elle causait familièrement avec elle comme avec une amie ; elle lui parlait de ses enfants, lui donnait quelquefois des conseils, souriait, heureuse, au récit de ses joies, ou s'affectait de ses chagrins. Comme sa bourse, sa charité était inépuisable, et la grâce avec laquelle elle répandait ses bienfaits en triplait la valeur. Aussi, les paysans avaient-ils pour elle une vénération profonde, quelque chose comme de l'amour filial.

Dans la première année de son séjour aux Etelles, Mme de Jussières, autorisée par son mari, avait doté le village de deux écoles où les enfants des deux sexes recevaient gratuitement l'instruction primaire. Deux fois par an, Mme de Jussières distribuait du linge et des vêtements aux enfants pauvres qui fréquentaient les deux écoles. A la fin de l'année scolaire, deux sommes de cinq cents francs étaient données au jeune garçon et à la petite fille qui, pendant l'année, s'étaient le mieux distingués par leur travail et leur bonne conduite. Cet argent placé avantageusement devait être plus tard la dot de la jeune fille et servir à exonérer le jeune homme du service militaire.

En voyant la commune des Etelles prospérer, s'enrichir, grâce aux nombreux bienfaits de Mme de Jussières, les paysans des villages voisins disaient : « Il nous faudrait, à nous aussi, une bonne comtesse comme la châtelaine des Etelles. »

Ceux des Etelles appelaient Mme de Jussières notre dame. Quand les étrangers venaient chez eux et qu'ils montraient avec orgueil le bel édifice communal, ils ne manquaient jamais de dire : « C'est notre dame qui a bâti cette belle maison. » Il eut été impossible de trouver aux Etelles une personne qui n'eût pas pour la comtesse avec admiration et respect. Son nom était constamment sur toutes les lèvres et on ne le prononçait jamais sans parler de sa bonté et de ses vertus.

Dans les mauvaises années, quand la terre ne donnait pas le prix du travail, il y avait du blé pour les pauvres dans les greniers du château ; donné à ceux-ci, il était vendu aux autres au prix ordinaire des bonnes années. Pendant les hivers rigoureux, la forêt voisine, appartenant à M. de Jussières, fournissait du bois à ceux qui ne pouvaient en acheter.

A chaque nouvelle demande que lui adressait la comtesse en faveur des malheureux, M. de Jussières répondait en souriant :

— Faites. Il faut bien que nous plaçions quelque part les économies que nous faisons aux Etelles.

Les paysans n'ignoraient pas que le comte fût de moitié dans les bonnes œuvres de la comtesse, quoiqu'il voulût lui en laisser tout le mérite ; ils lui donnaient sa part de reconnaissance. Cette reconnaissance et cette affection s'étendaient jusqu'aux serviteurs du château, qui avaient autant d'amis aux Etelles qu'il y avait d'habitants.

Quand Mme de Jussières n'allait pas au village, elle se promenait le plus souvent sur les bords fleuris de la Clayette. On la reconnaissait de fort loin à sa robe et à son ombrelle blanches, et, malgré la distance, ceux qui travaillaient aux champs la saluaient, comme si elle eût passé près d'eux.

Parfois, pour se distraire et essayer de changer le cours de ses pensées, elle prenait plaisir à voir les poissons nager entre deux eaux, ou à regarder quelque pêcheur jeter ou tirer ses filets. La Clayette est une rivière très-poissonneuse et riche en belles truites.

— Êtes vous satisfait de votre pêche ? demandait la comtesse avec intérêt.

— Le pêcheur répondait oui ou non, mais il ne manquait jamais d'ajouter :

— Voilà ma plus belle truite ; c'est pour vous, notre dame ; je tout à l'heure vous la porterai au château.

La comtesse remerciait de sa douce voix et le pauvre homme s'en allait heureux.

Les bonnes gens des Etelles n'étaient point si aveugles qu'ils ne s'aperçussent que Mme de Jussières portait en elle quelque douleur cachée. Son visage toujours pâle, son regard doux et triste, son front continuellement rêveur, cette langueur répandue sur toute sa personne, tout cela était pour eux une révélation. Tous se demandaient pourquoi Dieu laissait souffrir ainsi une de ses meilleures créatures. Sans doute, il y avait dans le passé de la belle dame du château un mystère, quelque chose de terrible : voilà ce qu'on pensait ; mais l'on se serait bien gardé d'exprimer tout haut cette pensée tant était grand le respect qu'on avait pour la comtesse.

Quelquefois cependant, entre quatre ou cinq commères réunies, il y avait une conversation dans le genre de celle-ci :

— Hier, notre dame est descendue au village, d'avez vous vu ?

— Oui. Elle est toujours triste comme à l'ordinaire.

— C'est bien malheureux tout de même, allez, avec quelque chose de bon, comme notre dame, tant de sujets de joie autour d'elle.

— C'est bien ce qui prouve qu'en ce monde chacun a ses peines.

— Et que les riches sont souvent les plus malheureux.

— Cet exemple-là est sous nos yeux. Quelques-uns d'ici sont-ils dans la peine, notre dame paraît aussitôt ; ils pleurent le matin, le soir ils sont tout joyeux. Le médecin du château guérit les malades, les pauvres ont du pain, des habits, enfin tout ce dont ils ont besoin. Il n'y a que ceux du château qui n'ont pas tout le bonheur qu'ils méritent.

— C'est vrai, le bonheur vient de là-haut, mais il n'y monte point.

— Il faut vraiment que notre dame souffre beaucoup ; jamais je ne l'ai vue rire.

— Ni nous non plus.

— Que peut-elle donc avoir ?

— Il en faut de plus fines que nous pour le deviner.

EMILIE RICOUROUX.

La suite au prochain numéro.)

On lit dans le *Monde* :

Près de dix mille personnes se sont succédé lundi soir dans le salon de M. Thiers, pour féliciter le grand orateur de son élection. Toutes les classes de la société étaient représentées dans ce concours d'hommages.

On y remarquait particulièrement un grand nombre d'ouvriers dont les visages étaient ventés, mêlés aux hommes [illegible] des réceptions de la Maison blanche à Washington. La porte était ouverte à tout venant, et tous recevaient du M. Thiers l'accueil le plus aimable et le plus [illegible] aux